surplus, montant à près de 50,000 francs, servit à liquider une petite dette publique. La totalité des revenus du canton se monte à près de 150,000 francs. Si on en excepte la chaîne septentrionale, dont le schiste argilleux et la pierre calcaire forment la base, toutes les montagnes des Grisons sont en roc primitif, et sont très riches en minéraux, particulièrement en fer. On exploite plusieurs mines de plomb, de cuivre, d'argent et même d'or. Les lacs sont nombreux, mais petits. Le Rhin et l'Inn ont leurs sources dans ce canton. On y trouve des eaux minérales, dont celles de St.-Moritz sont les plus renommées, et où l'on se rend de toutes les parties du pays. Celles-ci sont situées dans l'Engadine Supérieure, au bord d'un petit lac, et, pendant les mois de juin, de juillet et d'août, il s'y rassemble un grand nombre de visiteurs, Suisses, Allemands et Italiens. L'analyse des sources a fait connaître que leurs propriétés sont à peu près les mêmes que celles des eaux de Schwalbach, de Spa ou de Pyrmont; mais les personnes qui ont fait usage des premières assurent en confidence qu'elles sont beaucoup plus efficaces que leurs rivales. Le grand désavantage de ce lieu est le défaut d'auberge pour y recevoir les malades, et pour offrir aux voyageurs en général ce qui leur est nécessaire. La source est placée à près d'un mille anglais du village, et, pour boire les eaux, les voyageurs sont obligés de marcher ou d'aller en voiture jusque-là, où ils ne trouvent qu'une misérable cabane pour se garantir des changemens de la température, qui, à une élévation de 4,000 pieds, et au milieu des glaciers, est très variable, et se fait vivement sentir, même pendant les mois d'été. C'est un sujet d'étonnement pour les étrangers, de voir ce mauvais calcul de l'administration qui laisse manquer des premières commodités un endroit qui, sous le rapport des beautés naturelles et des avantages sanitaires qu'il offre, deviendrait un des lieux les plus fréquentés en Europe.

## ROUTE DU SPLÜGEN.

REPRENANT notre route par les vallées de Domschleg et de Schams, en allant à Splügen, le paysage nous frappa autant que si nous le vissions pour la première fois. Les grandes bornes naturelles étaient toujours les mêmes, mais les nombreux objets qui nous avaient échappé dans notre voyage nord, se montraient de nouveau des deux côtés, et offraient les combinaisons les plus variées et les plus frappantes. Les rives du Rhin étaient garnies d'une riche verdure, et les montagnes de Béverin et de Neerhorn qui encadraient

ce paysage, dessinaient plus exactement leurs contours. Reicheneau et Tusis sont particulièrement dans une position magnifique; chacune au confluent de deux rivières, et jouissant d'un sol et d'un climat qui, loin de se ressentir du voisinage des glaciers, paraissent en tirer, l'un sa fertilité, l'autre sa fraîcheur. En passant par Reicheneau, nous considérâmes de nouveau avec attention le pont dont nous avons déjà parlé. Il est construit d'après un principe exactement contraire à celui des ponts modernes suspendus, et consiste en deux belles arches, composées de quatre rangées de poutres de cinq à six pieds de long, fixées à chaque bord. Elles sont fortement jointes ensemble par d'autres poutres qui les traversent, et entre elles est suspendu le pont: il est d'une grande force, et les vibrations qu'on remarque au passage d'une lourde charrette sont à peine sensibles.

La flèche élégante de l'église de Tusis flatte l'œil agréablement dans ce paysage. Là les beautés sublimes de la nature sont enrichies des travaux d'une sage liberté et des restes du despotisme féodal.

Dans une seconde visite, la gorge de la Via-Mala ne perdit rien de son terrible aspect. On se rappelle, avec un redoublement d'horreur et d'effroi, l'histoire d'une malheureuse fille, qui fut précipitée dans l'abyme par un ecclésiastique, son séducteur, lorsqu'on arrive sur le lieu où fut commis, dit-on, cet exécrable crime.

"That dismal gulf, from which the startled owl
Shrinks back in terror, and the spectred night
Sits throned in chaos!... Lo, in solemn cowl
A phantom nears the brink—while young and bright
And trusting her betrayer,—mid the scowl
Of midnight, here the doomed one met his sight!
Struggled—implored—till from the precipice
He spurned, and plunged his victim in the abyss!"

A trois milles environ de cette gorge, et tout près du *Pigneuer-bad*, une inscription latine rappelle l'achèvement de cette route, et, en même temps, contient une excellente et sage leçon de politique, que la Ligue Grise ne doit jamais oublier.†

Pour les détails, voir les Lettres de Walter, écrites du continent.—HEIDIGGER-EBEL.

+ Voici l'inscription :-

JAM. VIA. PATET.
HOSTIBUS. ET. AMICIS.
CAVETE. RHÆTI.
SIMPLICITAS. MORUM.
ET. UNIO.
SERVABUNT. AVITAM.
LIBERTATEM.

En traversant le vallon de la Roffla, son aspect sauvage paraît doux et pittoresque, comparé avec le lieu d'où nous venions de sortir. Les cabanes des hommes qui préparent le charbon de bois, les moulins et les forges de fer abandonnés, de vastes amas de bois de construction, "l'air grossier des bucherons, s'appuyant sur de gros bâtons, et la physionomie farouche des mineurs de Retzsch," tels sont les traits les plus remarquables de ce passage. Les forêts magnifiques qui entourent ce défilé fournissent le bois de construction dont se servent les Milanais, et qui est transporté en charriots par le Splügen et le Bernardino.

La route du Splügen, qui joint la vallée du Rhin avec celle de San-Giacomo, est une des plus anciennes qu'on connaisse, et, dans les dix dernières années, elle a été entièrement reconstruite, élargie, et rendue moins dangereuse. Cette grande entreprise, dans laquelle les autorités autrichiennes et grisonnes, écoutant leurs intérêts respectifs, agirent de concert, a ouvert un passage bien important pour le transport des marchandises entre le Rhin et l'Adriatique, et les charriots y circulent avec plus de rapidité, et beaucoup plus sûrement qu'autrefois.

Le point le plus élevé de la route est estimé par les ingénieurs français à 6,393 pieds; \* et quoique tout ce que peut inventer le génie de l'homme ait été employé pour adoucir les escarpemens, et mettre le voyageur à couvert des dangers auxquels il est exposé, l'aspect de ces lieux a encore conservé son caractère primitif et effrayant, et les hommes les plus intrépides éprouvent un sentiment involontaire de terreur quand ils voient s'ouvrir devant eux l'affreuse gorge de Kardinell.

Les avalanches, quoique communes dans chaque partie des hautes Alpes, le sont particulièrement dans le canton des Grisons, où on les regarde comme des fléaux périodiques, et où, de temps en temps, elles font les plus terribles ravages. En 1749, presque tout le village de Rueras, dans le Val-Tavetsch, fut emporté par une avalanche; mais le choc fut si peu violent que, dans quelques maisons, des individus ne furent pas même tirés du sommeil par la catastrophe; et quand ils se réveillèrent, ils ne savaient rien de leur nouvelle situation, comme ils l'ont avoué depuis, et s'étonnèrent seulement de la longueur et de l'obscurité de la nuit. Une centaine de personnes furent englouties, on parvint à en sauver soixante; mais, malgré tous les efforts humains, quarante périrent. Le 10 mai 1817, une avalanche, qui avait environ un demi-mille de largeur, tomba dans la gorge d'Ems, à une petite distance de Coire, entraînant

<sup>•</sup> Ebel dit 6,170, M. Glutz 5,928. La vérité se trouve probablement entre ces deux évaluations.

avec elle un moulin, l'habitation et les étables du meunier, et s'arrêta enfin fort loin dans la plaine. Aucun hiver ne se passe sans de pareils malheurs; la plus grande partie cause la mort de plus ou moins de victimes, tandis que des individus, menacés par des avalanches qui se présentaient sous l'aspect le plus effrayant, et qui ne laissaient aucun espoir de salut, ont échappé comme par miracle à une mort presque certaine.

En novembre 1800, le Maréchal Macdonald, à la tête de sa division, passa le Splügen, qui, à cette époque, n'était praticable que pour les mulets; et, après une suite de désastres, supportés avec un courage sans égal, il contribua à la victoire qui fut remportée dans les plaines de Marengo.

Ayant dit plus haut quelques mots sur les avantages qui résultent, pour les pays limitrophes, de la nouvelle route par le Bernardino, nous allons ici donner également quelques détails sur la grande opération exécutée par le gouvernement autrichien, et au moyen de laquelle le Splügen est devenu une route de roulage. L'entreprise, commencée en 1818, sous la direction de l'ingénieur en chef, Donegana,\* offrait plusieurs questions d'un grand intérêt pour la science, ainsi qu'une foule de dangers, provenant de causes naturelles que les leçons de l'expérience et les calculs de l'art ne pouvaient pas prévenir. Néanmoins le succès qui avait couronné les travaux du Simplon avait donné tant de courage pour entreprendre de pareilles opérations, que ce qu'on avait d'abord jugé impossible, paraissait alors facile à faire. L'ingénieur, que l'exemple de ses prédécesseurs, et l'émulation qu'excitaient en lui les beaux et utiles ouvrages du Bernardino, avaient engagé à redoubler d'efforts, a déployé toutes les ressources de l'art et de l'expérience dans cette entreprise, la dernière, sans doute, où se présenteraient d'aussi grandes difficultés, et le succès a ajouté un admirable monument de plus à ceux qui existaient déjà dans les Alpes. Parmi les obstacles nombreux qui s'opposaient à l'exécution de ce hardi projet, il faut mettre en première ligne la dureté du roc qu'on était obligé de briser; les précipices qu'il fallait tourner, ou sur lesquels il fallait construire des ponts; les torrens et les avalanches qu'on devait détourner, ou dont il fallait diminuer la violence; la difficulté continuelle de conserver une pente uniforme, dans les endroits où la montagne était inégale et rapide; soit qu'on suspendit la route sur les flancs des rochers, soit qu'on la fît passer dans l'intérieur du roc, comme au Simplon, ou qu'on la soutînt par des voûtes. Outre les nombreux travaux faits à ciel ouvert, l'ingénieur a été obligé de construire

<sup>\*</sup> Antonio Talachini, de Milan, était l'aspaltatore, ou ingénieur en chef, pour la route du Splügen, et Donegana, son adjoint.—BROCKEDON. Les travaux furent confiés à la compagnie Talachini, sous la direction de M. Donegana.—EBEL.

quatre galeries voûtées, de 300 à 600 pieds de longueur au moins, avec trois refuges. Dans le plan et la construction de toute la route, on remarque à chaque pas la combinaison la plus heureuse de l'élégance et de la solidité. Elle a presque partout de quinze à dix-huit pieds de largeur; \* dans les endroits dangereux, elle est protégée par de fortes balustrades en bois, et la pente est ménagée de telle sorte, que le conducteur d'une charrette n'a pas besoin de beaucoup plus de peines et d'efforts que sur tout autre chemin.

Cette portion du passage dont nous nous occupons particulièrement, et qui fait partie du territoire autrichien, fut terminée en deux années environ; mais le reste, des frontières des Grisons au village de Splügen, fut sur le point d'être ajourné, car les dépenses du Bernardino avaient tellement affaibli le trésor des Grisons, qu'on ne pouvait plus trouver de nouvelles ressources pour faire face à une nouvelle dépense. Dans cet embarras, le canton accepta avec empressement la proposition faite par l'Autriche de finir des travaux si bien commencés; et la route, achevée par Lera, habile ingénieur, se réunit bientôt à celle du Bernardino.

Depuis le village de Splügen, on atteint en deux heures environ le point le plus élevé du passage, tandis qu'il en faut sept à huit pour se rendre à Chiavenna. La cime est, de soixante-dix pieds à peu près, moins haute que le Bernardino. Sur une distance de douze lieues et demie du côté de la Suisse, la montagne s'élève graduellement de 4,677 pieds. De Chiavenna, au contraire, situé à 737 pieds au-dessus du niveau de la mer, la pente, sur une étendue de six lieues et un quart, est de 5,776 pieds, ce qui prouve la différence de rapidité entre les deux flancs opposés de la montagne. Depuis l'époque des Romains jusqu'au moyen âge, les passages par Julier et Septimer étaient les seuls qui fussent fréquentés par les voyageurs venant ou du nord ou du midi. Par le dernier, la distance de Coire à Chiavenna est de vingt et une lieues, avec un chemin fort inégal, tandis que, par le Splügen, il est seulement de dixhuit, avec le grand avantage d'une pente régulière et très commode.†

Il n'est par sûr que ce qu'on trouve dans l'Itinéraire d'Antoninus, concernant la route de Curia à Tarvesede, et de là à Chiavenna, puisse s'appliquer au

<sup>•</sup> Cette largeur est de quinze pieds à la frontière des Grisons, et de dix-huit à celle de l'Autriche.

<sup>†</sup> Quoique plusieurs armées aient été d'Allemagne en Italie, particulièrement dans le moyen âge, et que quelques empereurs aient envoyé des troupes, par les Grisons, jusqu'au lac de Côme, on passa toujours par Septimer. Le Splügen fut essayé avec succès par les Suisses confédérés et les Grisons dans le seizième siècle, lors des batailles qu'ils livrèrent en Italie; et ensuite dans le commencement du dix-septième, quand les Espagnols eurent une garnison à Chiavenna. De cette dernière époque, jusqu'à la fin du dernier siècle, une paix profonde régna dans les Alpes, et ne fut interrompue que par l'invasion des troupes françaises.

Splügen; mais il est certain que, dans le douzième siècle, il existait une communication entre le village d'Isola, sur le flanc sud du Splügen, et Neufannen, dans le Rheinwald. Il y avait alors une auberge près du Schneehorn, qui, ainsi que le col même, a été couverte, à la suite des temps, par un immense glacier. La cloche de la maison s'élevait seule au-dessus de la glace, et depuis fut transportée à Isola. A cette même époque, le glacier de Tambo, qui s'est augmenté au point d'intercepter l'ancienne route par le Schneehorn, était inconnu. Le savant docteur Ebel, qui a traité ce sujet, reporte la formation de ce glacier au commencement du quatorzième siècle, quand le passage par le Splügen, remplaçant le premier et suivant la vallée de Piz-Béverin, devint un nouveau moyen de se rendre de Chiavenna à Tusis.

Vers le milieu du quinzième siècle, les efforts gigantesques d'un peuplelibre ayant rendu praticables la Roffla et la Via-Mala, le passage du Splügen prit plus d'importance, et forma entre l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, une ligne directe de communication qui rivalisait avec le St.-Gothard comme moyen de commerce. Ces chemins, justement assez larges pour le passage des bêtes de somme en été, et pour de petits traineaux en hiver, présentaient les mêmes facilités, les mêmes dangers et les mêmes accidens, lorsqu'on transportait les marchandises; mais, depuis la construction des nouvelles routes, et malgré les efforts faits par le canton d'Uri pour opérer de son côté les mêmes améliorations, la route par le St.-Gothard, à laquelle s'associent tant de puissans souvenirs, a perdu la moitié de son importance commerciale.

Les avantages qui résultent, pour le commerce en particulier, du passage du Splügen, sont démontrés par le fait, puisque des marchandises dont le transport exigeait autrefois six à sept jours, de Coire à Chiavenna, font maintenant le même trajet en deux à trois: tandis que le voyage en poste, autrefois si dangereux, ne demande que dix à douze heures. Les transports de commerce, de Milan à Zurich, s'effectuent en huit jours, fait qui donne la preuve évidente des améliorations obtenues dans ces dix dernières années. On a calculé que le transit annuel des marchandises par le Splügen s'élève à 25,000 quintaux, et que, terme moyen, huit ou neuf charriots gravissent journellement le sommet. Pendant une journée du mois d'août, il en passa plus de deux cents, chargés principalement de coton pour la Suisse, et de bois de construction pour l'Italie.

La partie la plus élevée du passage, ou col, ressemble à une vallée, par laquelle le Hanslebach précipite ses eaux impétueuses. Descendant graduellement de ce point, et traversant la frontière des Grisons, on arrive à la Casa Cantonniera, auberge du Splügen, où, comme au Bernardino, on trouve un abri et des

raffraichissemens. Elle sert aussi d'entrepôt pour les marchandises, et de résidence à l'inspecteur du péage, ainsi qu'à quelques douaniers. Pendant les tourmentes soudaines, ou tempêtes de neige, auxquelles cet endroit est particulièrement sujet, on sonne continuellement la cloche de l'auberge pour diriger les voyageurs égarés; tandis que de grandes perches plantées le long de la route, et qui s'élèvent au-dessus des plus fortes neiges, indiquent la direction de la maison au pèlerin à demi-mort de froid, et à qui il ne reste plus que cette seule indication pour se guider.

D'après la nature humide du sol, il est probable que, dans des temps reculés, toute la vallée, de même que beaucoup d'autres, formait un lac, jusqu'à ce qu'une rupture soudaine de ses barrières naturelles eût laissé écouler ses eaux; son lit aurait alors conservé cet aspect marécageux. Pendant les excavations faites sur différens points de la plate-forme, et à une élévation de 5,800 pieds ou à peu près, on trouva des troncs d'arbres, les derniers restes des forêts primitives. Maintenant on ne voit pas un seul arbre à une lieue et demie autour de l'auberge; et autrefois cependant des forêts paraissent avoir couvert dans les Alpes d'immenses espaces sur lesquels ne croissent plus que le lichen et le rhododendron.

Depuis l'auberge, le voyageur aperçoit dans l'éloignement de nombreux chalets, habités pendant tout l'été par les bergers bergamois, qui ont là de grandes pâtures pour les moutons, les bêtes à cornes et les chevaux. Le fromage bien connu, fait d'un mélange de lait de vache et de brebis, se prépare pendant la belle saison, et sa bonté en rend la vente prompte et facile. Les habitudes observées par ces bergers diffèrent cependant beaucoup de celles qui sont suivies sur le côté suisse de la montagne. Leur manière de vivre est la même de père en fils, et, dans tous les temps, les mêmes familles ont l'habitude de venir annuellement dans les Grisons, où, en louant des pâtures pour leurs nombreux troupeaux, elles augmentent considérablement le revenu du canton.

Nous allons donner quelques détails généraux sur les dangers qu'on court fréquemment dans le passage du Splügen, et dont chaque mois offre de nouveaux exemples. Les chutes de neige y commencent à la fin d'octobre, ou dans les premiers jours de novembre; il est quelquefois arrivé que, jusqu'à Noël, il était à peine tombé un pied de neige, et qu'à la même époque, dans d'autres années, elle atteignait une hauteur de six à dix pieds. Cette hauteur varie néanmoins beaucoup, suivant la force et la direction du vent, qui, en certains endroits, n'en laisse qu'une couche assez mince, et dans d'autres, dans les gorges et les enfoncemens, par exemple, lui donne une prodigieuse épaisseur;

et c'est de là que proviennent les dangers qui menacent constamment certaines parties de la route, tandis que d'autres parties n'y sont presque jamais exposées. Ordinairement la neige disparaît vers la fin de mai; mais, en 1826, il y en avait encore, à la fin de juin, huit à dix pieds sur la route. Dans les places où des vallées étroites, ou ravins, séparent la montagne, la neige ne fond jamais, même dans les étés les plus chauds. Tant que la vieille route a été fréquentée, il est souvent arrivé que le passage sur le sommet était fermé pendant dix à douze jours: mais à présent, par suite des excellentes mesures prises par les deux gouvernemens, suisse et autrichien, cet inconvénient ne dure pas plus de trois ou quatre jours, même dans les hivers les plus rudes. Les messagers de poste aux lettres, à l'époque où la communication est interrompue et regardée comme impraticable, continuent leur service entre les villages de Splügen et de Chiavenna, et toujours, il faut l'avouer, en courant le plus grand danger pour leur vie. Les précautions employées par le gouvernement pour que le passage ne soit jamais intercepté sont ici les mêmes qu'au Bernardino. Au village de Splügen, il y a deux classes distinctes d'ouvriers. Les premiers sont chargés de tenir la route libre; et leur inspecteur, qui a un traitement de cinq cents florins par année, doit aller chaque jour jusqu'à la frontière, avec un ou deux bœufs, pour frayer la route. Lorsque la neige est tombée récemment, il est obligé de prendre six à huit bœufs ou chevaux, avec un même nombre d'ouvriers, qu'on nomme ruther, qui reçoivent un florin par jour, et qui, en foulant aux pieds la neige, lui donnent de la consistance et de la solidité. La seconde classe, qui est chargée de l'entretien du chemin, se compose de dix weger, dont le chef a la direction et l'inspection des travaux, et reçoit un salaire annuel de 200 florins. Elle doit tenir la route dans un état convenable pour le passage des charrettes et des traîneaux, depuis le village de Splügen jusqu'à la frontière de l'autre côté du sommet. partie de l'entretien coûte, pendant l'hiver, de 12 à 1,400 florins. compagnies de travailleurs sont organisées de la même manière du côté de l'Italie; et le petit nombre des hommes qui ont perdu la vie dans ce métier périlleux est vraiment étonnant. Une expérience journalière, et les sages mesures prises par le gouvernement, d'après l'état actuel de l'art, sont telles, que chaque pas de la route, pour ainsi dire, est parfaitement connu des ouvriers; et lorsqu'ils ont à lutter contre quelques-uns des dangers qui se présentent sous tant de formes différentes, l'habitude qu'ils en ont fait que la prudence, le courage, et la présence d'esprit si remarquable en eux, ne les abandonnent jamais au moment du péril. Il faut avouer néanmoins que toutes ces ressources physiques et morales n'ont pas toujours

suffi, et que des accidens ont eu lieu fréquemment, et doivent toujours arriver sur un lieu que le génie et l'ambition de l'homme ont arraché à la désolation, et que la nature, dont les efforts ne s'arrêtent jamais, tend sans cesse à recouvrer. Là, dans quelques heures, le travail humain disparaît. La neige, les avalanches et les torrens, opposant une résistance continuelle à l'invasion de leur territoire, viennent réclamer leurs droits; tandis que ce n'est que par une vigilance et un travail de tous les instans, que l'art peut conserver un empire incertain, et se défendre contre les funestes effets des efforts de ses dangereux adversaires. Maintenant, s'il peut être permis à l'homme d'exalter la puissance de l'homme, et de voir avec enthousiasme le succès couronner ses entreprises hardies, c'est certainement, et plus que partout ailleurs, en jetant les yeux sur ce qui s'est fait au Splügen.

La gorge de Kardinell,\* qu'on a si heureusement évitée dans la construction de la nouvelle route, et sur les bords de laquelle l'ancien chemin n'offrait qu'un passage effrayant et précaire, est un des lieux les plus effroyables que l'imagination puisse se représenter. D'énormes avalanches, qu'un souffle, la plus petite agitation de l'atmosphère, peut détacher et précipiter avec une violence qui ébranle la montagne jusque dans ses fondemens, sont, à cet endroit, entassées et suspendues sur la tête du voyageur. Les désastres arrivés dans cette épouvantable gorge, et qu'on cite, sans compter une foule d'autres qui sont oubliés, la mort ignorée et solitaire de voyageurs inconnus, et dont la triste fin n'a point été pleurée, sont affligeans et nombreux. C'est là que l'armée de Macdonald, dont nous avons déjà parlé, perdit tant d'hommes et tant de chevaux.

On cite un fait singulier arrivé dans cette circonstance. Un tambour français ayant été, ainsi que plusieurs de ses camarades, précipité dans cet horrible gouffre, souffrit si peu de sa chute, que, lorsqu'il eut réussi à sortir de la neige, on l'entendit encore, pendant quelques heures, se servir de sa caisse. Mais il n'y avait aucun moyen de porter secours à ce malheureux; et son tambour avec lequel il avait souvent conduit ses compagnons au combat, et excité leur courage, lui fut inutile en ce moment pour sauver sa propre vie.

On a calculé, terme moyen, que, sur les différentes routes qui traversent les Alpes des Grisons seulement, il périt par année trois conducteurs et de



<sup>\*</sup> A peu de distance de l'entrée de cette effroyable gorge, on voit les restes d'une ancienne tour, et de nombreuses ruines quelques pas plus loin. On suppose que le nom moderne Splügen vient de celui de ce donjon (Spelunca). Le chemin étroit qu'on voit dans la gravure a été taillé sur le côté perpendiculaire du rocher, et domine sur un horrible précipice. On conçoit aisément combien a été pénible la marche de l'armée française le long de cette espèce de terrasse, où, indépendamment des causes naturelles, le plus petit dérangement sur un point quelconque de la colonne se faisait sentir sur toute la masse.

sept à dix chevaux ou mulets. Les accidens étaient fréquens, il a quelques années, sur cette partie du chemin qui est comprise entre l'auberge et Campodolcino: une foule de voyageurs et de chevaux y ont été emportés par les Mais, dans quelques occasions, des individus ont échappé à la mort d'une manière qui tient du miracle. Il y a plus de trente ans, un conducteur, nommé Gredig, fut précipité dans le gouffre de Kardinell, où, ce qui paraîtra incroyable à ceux qui ont vu cet endroit, il passa toute la nuit, se fraya un passage au milieu d'une couche de neige qui avait plus de dix pieds d'épaisseur, et fut heureusement aperçu et sauvé. Un autre individu, nommé Bändli, fut arraché à la mort dans le même endroit et par le même moyen, mais à moitié gelé. Un troisième, le courrier de Lindau à Milan, nommé Jacob Spehler, ayant mis pied à terre pendant un instant, son cheval et la caisse de lettres furent emportés subitement dans l'abyme par une avalanche. André Schwartz, de Splügen, fut enlevé de la même manière; mais un de ses camarades, malgré un danger imminent, fut assez heureux pour lui sauver la vie. En 1807, Martin Meuli, de Neufannen, accompagné de Chrétien Menn, conducteur comme lui, entra dans la gorge de Kardinell le soir un peu tard. Une avalanche entraîna subitement le dernier ainsi que le cheval qu'il montait. Meuli, qui n'avait été atteint que légèrement, quoiqu'entouré de tous les côtés des débris de l'avalanche, passa la nuit sur une pointe de rocher qui s'élevait au-dessus de la neige, s'enveloppant de quelques pièces de toile dont son cheval était chargé, et il réussit enfin à échapper à une mort qui paraissait certaine.

Depuis le moment de l'ouverture de ce passage, au quatorzième siècle, jusqu'à l'époque de sa reconstruction en 1822, le défilé, comme nous l'avons dit, était seulement praticable pour les piétons et les bêtes de somme. On a calculé que trois cents de ces dernières par semaine traversaient le Splügen, et allaient de Coire à Chiavenna sans échanger leur charge; tandis que journellement vingt à trente chevaux se rencontraient à Splügen avec un nombre égal de chevaux partis de Campodolcino. Là se faisait l'échange des marchandises, et chaque caravane revenait sur ses pas. Parmi les conducteurs, qu'on nommait strackführleute, les trois-quarts étaient Grisons; les autres, de la vallée de San-Giacomo. On faisait ordinairement en deux jours le voyage de Coire au village de Splügen, et de là il n'en fallait pas plus de deux, pour se rendre à Chiavenna, quand le temps n'était pas trop mauvais; ainsi on divisait la distance en quatre relais, de cinq lieues chacun. A chaque station, les conducteurs ne manquaient pas de trouver des gens qui les aidaient à décharger et à recharger. Durant les cinq mois d'hiver, les traîneaux rem-

plaçaient fréquemment le mode de transport usité pendant l'été, quoique le dernier fût aussi employé. Ce n'était que dans le fort de l'hiver, quand la neige avait comblé toutes les inégalités, et que la route était applanie partout, que l'usage des traineaux devenait général. Le strackführleute néanmoins ne changeait pas de moyen de transport avec le renouvellement de la saison, parce que, quoique la partie nord de la route parût praticable pour les traîneaux, la partie méridionale pouvait encore offrir, à l'époque des premières chutes de neige, un obstacle insurmontable à leur emploi.

C'est en hiver que se faisait le commerce le plus actif, à cause des grandes facilités qu'offre la dureté de la neige à cette époque. Par le moyen des traîneaux, le transport des vins, des eaux de vie, et des marchandises d'un gros volume, se faisait plus promptement. Le prix des chevaux employés ordinairement à ce service était à peu près de quinze livres sterlings, et ils pouvaient faire un bon usage pendant huit années. Il est bien difficile de calculer combien, toutes dépenses déduites, on pouvait gagner par cheval dans ce dangereux métier. Quelques muletiers, en faisant de petites spéculations sur les vins et les eaux de vie, et en vivant avec la plus stricte économie, sont parvenus à s'assurer une modeste indépendance; mais bien peu seulement ont pu réaliser de deux à cinq mille louis d'or; tandis que presque tous ceux qui se sont occupés d'un autre commerce ont été ruinés. On peut aisément supposer qu'une occupation qui obligeait ces hommes à vivre continuellement dans les hautes régions des Alpes, était très pénible, et devait bientôt les épuiser, outre qu'elle les exposait journellement à la perte de la vie ou de quelque membre. Plusieurs d'entre eux avaient les mains et les pieds gelés, ou avaient des fractures et des mutilations qui les empêchaient de travailler le reste de leur vie. Ceux-ci périssaient par des inflammations subites; ceux-là étaient victimes de l'abus des liqueurs fortes; d'autres enfin, surpris par les tempêtes, étaient enterrés vivans sous les avalanches, ou, entraînés dans les précipices, sans espérance d'y être secourus, y trouvaient infailliblement la mort. Nous pouvons affirmer, avec quelque raison, que les fatigues éprouvées par nos hardis compatriotes, dans leurs recherches du passage nord-ouest, ne sont guère plus fortes que celles auxquelles on est continuellement exposé dans le passage des Alpes.

Malgré les dangers et même le mince bénéfice qu'on fait dans une profession si périlleuse, le métier de muletier est l'objet de l'ambition de beaucoup de gens du pays, et ils portent envie à ceux qui ont le moyen de le commencer. C'est une des positions où la vie se fait le plus sentir à raison des dangers qui la menacent continuellement, et que la jeunesse, par enthousiasme ou par étourderie, est disposée à choisir sans crainte ni réflexion. Il faut avouer, à la

vérité, que le genre de vie des muletiers contribue beaucoup à leur faire trouver leur état supportable. L'air subtil des Alpes est par lui-même un stimulant, auquel il faut joindre les distractions du voyage et le bon accueil qu'ils reçoivent dans les auberges, où, pour leur faire oublier leur excessive fatigue, et fortifier à la fois leur esprit et leur corps contre la foule des maux qui sont inhérens à notre nature, on leur donne du vin avec abondance, et dans lesquelles ils se reposent et se raffraîchissent. Avec tout cela, ils regardent avec pitié, ou au moins sans envie, la population laborieuse dont ils faisaient partie. On peut remarquer néanmoins que les hommes à gage dans ce métier atteignent rarement un âge avancé. L'intempérance et les variations continuelles de température altèrent bientôt les constitutions les plus robustes, et c'est seulement parmi les propriétaires qu'on trouve des individus un peu âgés.

Quant aux migrations annuelles des oiseaux du nord par le Splügen, quelques détails intéressans ont été communiqués à cet égard par M. Baldenstein, de Coire, au Dr. Ebel, dont l'admirable ouvrage sur ce passage a été cité presque en entier dans le "Voyage dans les Grisons," de Meyer. Ces migrations de différens oiseaux, particulières aux latitudes nord, commencent vers le mois d'août, et continuent jusqu'en novembre. Leur vol a lieu pendant la nuit, le matin de bonne heure, ou le soir; et, quand le ciel est sans nuages, on les voit à une grande hauteur, au-dessus des pics et du sommet des montagnes, ne suivant encore aucune route directe: mais si le temps devient mauvais durant le passage d'une de ces espèces, que le ciel soit couvert, ou qu'il vienne à pleuvoir, la caravane s'abaisse, traverse les vallées, et, suivant les sinuosités naturelles des Alpes, poursuit son vol dans la direction des grandes routes. A Chiavenna, où se terminent les deux vallées de Splügen et de Septimer, tous les oiseaux qui se dirigent vers le midi forment un rendez-vous général; et il est assez remarquable que la plus grande partie d'entre eux arrive plutôt par l'ancien passage de Septimer, que par celui du Splügen. A peine cependant les voyageurs ailés ont-ils commencé à se reposer après leur long voyage, et à goûter de ce grain vers lequel les a amenés un instinct naturel, qu'un millier de filets sont aussitôt employés à leur destruction; et, en effet, dans les environs de Chiavenna seulement, on évalue à cent mille le nombre des oiseaux qu'on prend dans le cours de la saison. Là, cependant, la guerre qu'on leur déclare ne fait que de commencer; car aussitôt qu'ils ont passé le lac de Côme, et qu'ils entrent dans les défilés de la Valteline, ils tombent dans les mains d'innombrables oiseleurs. Il en résulte, dit le savant naturaliste que nous venons de nommer, une diminution, très forte et bien sensible, de ces oiseaux dans les Alpes. Dans le pays des Grisons, dit le Dr. Ebel, en parlant de ce fait, ces voyageurs

emplumés étaient bien accueillis, et pouvaient achever paisiblement leur voyage. Mais à présent, malheureusement pour la réputation des habitans, et à la honte des capucins italiens, qui ont introduit cette chasse, les filets ont été autorisés dans les différens districts pour la destruction de cette pacifique colonie.

Mais reprenons notre voyage.\* Lorsqu'on arrive à Isola, la rapidité de la descente est adoucie par les détours continuels qu'on a fait faire à la nouvelle route, et qui sont au nombre de vingt et même plus; là, tout le paysage offre un changement frappant: de verts pâturages, des champs de seigle et d'orge, du chanvre, du lin, des patates, des jardins qu'embellissent des tournesols, des cerisiers, des érables et des frênes, tout enfin indique qu'on se trouve sur un sol fécond, et qu'on approche d'un nouveau climat. En sortant des horribles défilés du Splügen, où aucune apparence de végétation ne vient réjouir la vue.

 Nous interrompons ici le cours de la narration, pour donner en peu de mots quelques détails sur les affreux dégats qui ont eu lieu sur ce point récemment, et dont un écrivain distingué,\* faisant alors des recherches philosophiques dans les Alpes rhætiennes, fut témoin oculaire. Les désastres éprouvés à différentes reprises dans les cantons d'Uri, du Valais et du Tessin, seront mentionnés en temps et lieu, et nous parlerons aussi de l'affligeante catastrophe qu'éprouva la route sur cette même ligne, par l'effet d'un oursgan d'une violence sans exemple, et dont ni le temps ni des travaux coûteux ne peuvent effacer la trace. Le matin, de bonne heure, le 17 août 1834, un orage, venant de l'ouest, fondit précipitamment sur tout le pays des Grisons, et continua ses ravages, sans interruption, jusqu'au lendemain. D'innombrables cataractes, roulant du haut des montagnes, entrainèrent tout ce qui s'opposait à leur passage. Une immense quantité d'arbres, cinquante maisons, et au-delà de trente ponts furent, soit endommagés, soit entièrement emportés par les torrens. La magnifique route dont nous venons de parler, entre Coire et Splügen, et principalement dans le Schamserthal, souffrit en peu d'heures de grands dommages. La vaste digue fut détruite, et la belle vallée fut transformée en un lac, dont les eaux, s'élevant à une hauteur qui excédait celle des inondations désastreuses de 1817, firent périr plusieurs individus et beaucoup de bestiaux. Dans ce seul district, le dommage fut évalué à un million de fiorins environ. Les vallées de Grub, de Medels, de Tayetsch, et de Vals souffrirent extrêmement. Dans l'Oberland, les ponts furent presque tous détruits. Dans le village de Splügen, cinq hommes périrent; un joli bâtiment, nouvellement construit, douze autres maisons, et un grand pont de pierre sur la Serända, furent entraînés par le torrent, et ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté et avec un danger imminent, qu'on parvint à préserver le pont sur le Rhin (voir la Gravure). Entre Splügen et Naufanen, les digues cédèrent, et plusieurs étables et maisons furent emportées. Une heure auparavant, une famille entière était tranquillement à déjeuner dans une de ces maisons.

Les dégats furent beaucoup trop nombreux pour qu'on puisse les citer tous ici. Dans le village d'Isola seulement, trente habitations ou étables furent entièrement détruites; il ne resta aucune trace du tableau enchanteur que présentait auparavant la vallée de S.-Giacomo; tout vestige de culture et de moissons disparut dans une seule nuit; les maisons entre Porta Rezia, Lirone, et Gallivaggia furent abattues; et, dans une d'elles, une mère et trois enfans périrent victimes de cette terrible catastrophe. La route entre S.-Giacomo et Isola a si complètement disparu, qu'il paraît impossible de rétablir la communication, sans abandonner l'ancien chemin. Nous pourrions citer encore d'autres détails du plus grand intérêt, mais nous nous réservons de les donner plus tard.



<sup>\*</sup> Le Docteur Jacques Johnson, qui a bien voulu nous confier quelques notes originales sur les phénomènes les plus intéressans qu'il a observés, pendant son excursion d'automne dans les Alpes. On trouvera ces notes dans la suite de cet ouvrage. Voyez aussi de lui, "Philosophy of Travelling," 4º édit,

où les glaciers menacent la route, où des gouffres s'ouvrent sous les pas, cette petite vallée se présente comme une île au milieu de l'océan orageux, près de laquelle les marins qui ont heureusement surmonté les dangers du passage, sont bien aises de jeter l'ancre et de se reposer un moment dans ses paisibles eaux.

La hauteur de cette vallée au-dessus de la mer est calculée à 3,876 pieds. Elle forme la partie supérieure de la vallée de S.-Giacomo, qui offre un contraste curieux avec celle de Misocco, que nous avons décrite plus haut, sous le rapport de la force de la végétation et de la variété des productions. Dans cette dernière, par exemple, on trouve de grands bois à une élévation de 6,500 pieds, tandis que, dans la première, qui s'ouvre du nord au sud, on n'en voit plus au-dessus de 4,420 pieds. Dans celle-là, le froment croit à 4,903 pieds, et la vigne à 3,026; tandis que, dans celle-ci, ces productions sont limitées respectivement à des hauteurs de 3,867 et 1,149 pieds. La cause de cette grande différence de fertilité vient du simple fait; c'est que la vallée de Misocco, ouverte de l'est à l'ouest, est à couvert des effets de la tramontane, ou vent du nord, inconvénient auquel est exposée la vallée de S.-Giacomo, dont la position est moins favorable.\*

Entre Isola et Campodolcino, sur une distance d'une lieue, la plaine se rétrécit graduellement; les rochers qui la bornent se rapprochent, et la Lira, qui traverse en rugissant la gorge de *Muta Mala*, précipite ses eaux dans la seconde plaine de Campodolcino. Cette vallée est aussi unie qu'un lac; et, après l'avoir examinée attentivement, on regarde comme extrêmement probable que les différentes plateformes qui se succèdent les unes aux autres sur cette route, ont toutes été d'abord des bassins, placés à différens degrés d'élévation, jusqu'à ce que le plus élevé s'étant ouvert une issue, ses eaux, par leur violente rapidité, aient produit le même effet sur les autres bassins, dont finalement les lits seront devenus des vallées. Et quelle autre origine peuvent avoir les vallées de la Suisse et des Alpes! Par quelque puissante

Parmi les hommes nés à S.-Giacomo, les seuls à peu près dont les noms aient acquis quelque célébrité, sont ceux de la famille Stuppa, dont Pierre s'éleva au rang de généralissime des troupes suisses et grisonnes au service de France, et mourut en 1701, dans un âge avancé. Son frère, Batiste, ministre d'une chapelle protestante à Londres à la même époque, était bien connu de Cromwel, qui l'employa dans quelques intrigues politiques sur le continent: mais, étant devenu suspect au Protecteur, il fut obligé de quitter l'Angleterre et de se retirer à Paris. Là, en adroit courtisan, ayant fait cadeau d'un singe à la reine, il fut en faveur à la cour, et fut nommé capitaine dans le régiment de son frère. De même que notre Whittington, qui s'était élevé au moyen d'un chat, Stuppa, par le moyen de son singe, acquit bientôt la plus haute considération. Ayant obtenu le commandement d'un régiment, il mourut par suite de blessures reçues à la bataille de Steinkirk. Quelques membres de la même famille se sont distingués de la même manière.

cause naturelle, les digues des lacs primitifs auront été rompues, les eaux se seront écoulées, la végétation aura succédé peu à peu, et enfin la présence de l'homme aura rendu le lit des anciens lacs habitable et fertile. Il est souvent arrivé, lorsque l'ancien chemin était fréquenté, qu'on perdait des chevaux et des mulets dans cette descente. A l'entrée de cette gorge pittoresque, la nouvelle route passe sous la quatrième galerie, appelée le Piannazzo, de 367 pieds de long sur 12 de large, éclairée par dix ouvertures latérales, et servant à protéger le voyageur contre les avalanches, qui, auparavant, étaient fort dangereuses en cet endroit. A cent toises de là environ, on jouit du magnifique spectacle de la cascade de Piannazzo, ainsi que de celle de la vallée de Sartano, située du côté opposé, et qui ajoute beaucoup à la beauté de tout cet ensemble. On donne à la première une élévation de 700 à 900 pieds, d'après le Dr. Ebel; de près de 300, suivant M. Brockedon, et de 700, suivant M. Walter. Sub judice lis est.

A l'extrémité inférieure de cette vallée, on passe par une suite de tourniquets au-dessus des précipices escarpés du Stozzo, et on entre dans une troisième vallée, où le joli village et l'église de Vho, entourés d'érables, offrent un charmant point de vue. Là, les montagnes se rapprochent de nouveau, et, pendant plusieurs lieues, on traverse des terrains déserts, et sur lesquels des blocs de granit, brisés,\* et dont quelques-uns ont jusqu'à cinquante pieds de hauteur, sont groupés les uns sur les autres, et paraissent, dans leur sauvage confusion, comme des fragmens du premier univers. Pendant deux lieues de ce passage, image du chaos, et qu'on nomme Cima di Ganda, la Lira forme une cataracte continuelle. A une lieue environ de Campodolcino, une autre

• Depuis le village de Splügen, et au-delà, on trouve des couches de roc calcaire, d'une teinte bleue grisatre, et d'un grain très fin, dont on voit des blocs dispersés dans toutes les directions. Vient ensuite le schiste mêlé de mica, mélangé avec les couches de marbre blanc, de dolomite et d'albâtre, jusqu'à ce qu'on arrive au sommet. Le premier, ou mica-ardoise, est souvent mélangé de gneiss ou de granit, et couvert par des couches d'ardoise commune, et il est essentiellement composé de mica et de quartz intimement combinés. La dolomite, nommée ainsi en honneur du célèbre Dolomieu, est formée de magnésie et de terre calcaire, dans la proportion de quarante-huit parties de la première, et de cinquante-deux de la seconde; celle qu'on trouve ici et au S.-Gothard, ressemble beaucoup à la pierre calcaire primitive. Sur la gauche, dans la pâture de Rāzuns, il y a une carrière de marbre blanc, dont nous avons fait mention plus haut, en parlant de ce village; on la voit de la route, et il y a peu d'années que des Italiens l'exploitaient et l'avaient affermée à un prix modéré. Après avoir passé le sommet, on trouve le terrain couvert de grands blocs de porphyre gris très brillant, particulièrement vers l'orient, à la base d'un rocher élevé. Ce rocher remarquable traverse toute la vallée où est située l'auberge, et se prolonge jusqu'au second refuge, où se montre de nouveau le schiste mêlé de mica. On voit dans ces rocs de magnifiques cristaux de quartz transparent et d'une couleur brune. Le schiste-mica disparaît près du premier pont au-dessous d'Isola, et il est remplacé par le gneiss, qui continue jusqu'à Campodolcino; ensuite on trouve le granit jusqu'à Chiavenna, pendant une distance de trois lieues. Les couches, en général, s'étendent du sud-ouest au nord-est, en s'inclinant vers le sud-est.

belle église, celle de Santa Maria Gallivaggia, fixe l'attention, et au fhilieu des modestes cabanes au-dessus desquelles elle s'élève, elle semble un despote orgueilleux enrichi des dépouilles de ses misérables vassaux.

A cet endroit, on commence à voir des chataigniers. Traversant les vallées d'Aver et de Serta, San-Giacomo et Uggiate, en laissant sur la gauche la vallée latérale de Gonasca, la route s'écarte aussitôt des bords de la Lira, prend à l'est sa direction vers Bett, et se dessine en perspective dans la riche et délicieuse vallée de Piuro ou Plurs, dont nous allons rapporter en peu de mots l'histoire effrayante, quoiqu'elle soit probablement familière à beaucoup de nos lecteurs.

Plurs était bâti sur les ruines de Belfort, village qui fut englouti sous un de ces éboulemens subits qui, de temps en temps, causent de si affreux dégats dans les vallées des Alpes; et il prit alors, par allusion à ce malheur, le nom de Plurs, ou Village de la Douleur. Semblables à ceux qui habitent près des volcans, qui, oubliant bien vîte un désastre passé, plantent des jardins sur les tombes de leurs prédécesseurs, les habitans de Belfort qui avaient survécu à leurs concitoyens, pleins d'une confiance que rien ne justifiait, et bravant un évènement pareil à celui qui venait de les affliger, élevèrent des maisons, plantèrent des vignes, construisirent des chapelles, et embellirent par de magnifiques habitations le théâtre de cette catastrophe récente, cachant, pour ainsi dire, le ressouvenir de leurs maux sous l'apparence du bonheur. Pour la beauté du lieu, la salubrité de l'air, la fertilité de cette vallée, et la douceur de son gouvernement, Plurs était devenu un point central de réunion, et, pendant les chaleurs au mois d'août et de septembre, était rempli de visiteurs venus des provinces voisines, dont quelques-uns occupaient un rang distingué dans le pays, et avaient sur le lieu de belles maisons de campagne et de superbes châteaux. Une de ces habitations, l'Hôtel des Franken, avait coûté plusieurs millions de francs; "et," dit un écrivain de cette époque, "elle aurait pu, ainsi que plusieurs autres de la même beauté, le disputer aux palais les plus magnifiques de l'Italie." Là, les nobles milanais venaient dépenser leur Villeggiatura, les riches oisifs se livrer à leurs plaisirs, les hommes occupés se distraire, les malades rétablir leur santé. Enfin, à l'exception de la brise de mer, Plurs était une moderne Baia, où les agrémens de la vie, la douceur du climat, et les charmes de la société offraient les attraits tout à la fois les plus séduisans et les plus dangereux.

Indépendamment des avantages qui résultaient de cette affluence d'étrangers à Plurs, et à Schilano, village voisin, les habitans faisaient le commerce des soieries, et on dit que 20,000 livres de soie environ y étaient fabriquées

Au commencement de septembre 1618, époque à laquelle annuellement. la ville avait atteint un haut degré de prospérité, dont tout paraissait lui promettre la continuation, une main cachée opérait sourdement, et cette action de la nature préparait la terrible catastrophe dans laquelle la ville de Plurs était destinée à périr comme celle qui l'avait précédée. Dans la dernière semaine d'août, et jusqu'au 3 septembre, il y eut des pluies abondantes et continuelles; mais, dans la matinée du 4, le ciel s'éclaircit, le soleil brilla, et, à son coucher, paraissait annoncer une belle aurore, dont ne devaient pas être témoins les habitans de Plurs. Dans l'après-midi, on remarqua qu'il se détachait du Conto Alp, qui dominait la vallée, de nombreux fragmens de rocs, et que des torrens de gravier descendaient le long de ses flancs, du côté principalement où, dix années auparavant, on avait observé de larges crevasses. Ces phénomènes augmentèrent, et les avalanches de sable, si on peut les appeler ainsi, ayant endommagé considérablement ou même détruit quelques vignobles dans leur chute, les bergers de la montagne prirent l'alarme, et se hâtèrent d'accourir à Plurs et de faire connaître ce qu'ils avaient vu; ajoutant qu'il se formait de nouvelles crevasses; que la montagne paraissait se fendre en deux; que les bestiaux fuyaient, en mugissant, leurs pâtures accoutumées, comme frappés d'une terreur panique (fait auquel on prêtait peu d'attention à cette époque); et que les essaims d'abeilles des environs quittaient leurs ruches et trouvaient la mort dans les airs. Tous ces détails, si faciles à éclaircir, furent accueillis avec incrédulité, ou taxés d'exagération; et les habitans de Plurs restèrent sourds à ces avertissemens.

On dit aussi, mais d'après des autorités différentes, que, durant plusieurs jours, et principalement pendant le dernier, une espèce de prophète parut sur la place du marché, publiant, et allant même annoncer de maison en maison, que le jour de la destruction de la ville était prochain, et engageant ses concitoyens à sauver leur vie par la fuite; mais que personne ne voulut le croire, à l'exception de sa propre fille, qui même s'étant rappelé, après être sortie des portes, qu'elle n'avait pas serré quelques bijoux, revint chez elle, et périt avec tous les habitans.

Vers minuit, ou peu après, on ressentit dans tous les environs une violente secousse, accompagnée d'un bruit sourd, pareil à celui du tonnerre dans l'éloignement, ce qui effraya beaucoup la population, quoiqu'on n'en connût ni la cause ni les conséquences. Un silence de mort régna jusqu'au matin; mais, à la pointe du jour, on remarqua que le ciel était obscurci par des nuages de poussière et de vapeurs, et que la rivière de Maira était à sec. En approchant de plus près, on reconnut que Plurs et Schilano avaient disparu, et qu'il n'en restait

aucun vestige, à l'exception d'une maison de campagne isolée, appartenante à la famille Vertemati. Dans moins d'une heure, "la ville était devenue un tombeau; ses maisons n'étaient plus qu'un cimetière."

Ce terrible spectacle paralysa un moment tous les cœurs; car il n'y avait peutêtre pas, dans la vallée, un individu qui n'eût à pleurer un allié, un parent ou un ami, parmi les victimes de cette catastrophe soudaine. A la fin, tous ceux qui ne manquaient ni de force ni de courage, tant vieux que jeunes, accoururent sur le lieu, et, dirigés par le gouverneur de Chiavenna, le célèbre Sprecher de Bernegg, ils firent tout ce qui est humainement possible pour sauver quelquesuns des malheureux habitans. Mais la persévérance, la force et l'habileté furent inutiles; ceux-ci périrent tous. Sur la population entière de Plurs, montant à 2,500 individus, il en resta trois seulement, absens de chez eux dans le moment!

Soixante-quinze familles de Schilano perdirent la vie de la même manière. Plurs était englouti sous une masse de rochers et de terre de soixante pieds d'épaisseur, au-dessus de laquelle ne s'élevait pas même le clocher de l'église; et cette ville n'était qu'un vaste sépulcre, qu'un petit bois de chataigniers couvrait de son riche et épais feuillage.

Des mineurs habiles firent alors plusieurs tentatives pour se frayer un passage jusqu'à la cathédrale, qui renfermait des objets en or et en argent, enrichis de pierres précieuses, ainsi que des restes auxquels on ajoutait encore plus de prix; mais leurs efforts n'eurent aucun succès; et les prêtres de Plurs reposent encore dans ce sanctuaire, où leurs cendres et leurs autels sont à couvert des profanations sacriléges.

———From the whelming Alp
That crushed their altars—none, like spectres risen,
Have solved the mystery of that fearful prison!

Une cloche, maintenant à Prosto, et deux lustres, qui se trouvent chez M. Buzzi, à Chiavenna, sont, nous a-t-on dit, tout ce qui reste de l'opulence et du luxe de Plurs.

Les environs de Chiavenna abondent en objets d'histoire naturelle; et en même temps qu'ils ouvrent au savant un vaste champ à ses travaux scientifiques, ils offrent un sol fertile et un paysage magnifique sur lequel les yeux se reposent agréablement. Les parties les plus basses des montagnes sont ombragées par des bois de chataigniers, et embellies par des amandiers, des figuiers, des mûriers et de la vigne, ce qui prouve évidemment la douceur du climat. Mais, au milieu de ces riches moissons, et de cette abondante végétation, on retrouve

les traces effrayantes de ces premières convulsions, qui, de temps en temps, ont transformé en déserts les plus délicieuses contrées.

Cette masse énorme de granit, qui a frappé d'une éternelle stérilité la vallée de San-Giacomo, s'y trouve sans doute depuis une époque où les montagnes se brisèrent, et où l'heureuse et tranquille population des villages et des hameaux voisins fut engloutie soudainement, et disparut, comme celle de Plurs, au moment de sa plus grande prospérité. Il est probable que ces terribles catastrophes se renouvelleront; les mêmes causes agissent encore, et doivent naturellement produire les mêmes résultats. Ici, comme dans quelques autres districts des Alpes, l'observation la plus légère suffit pour alarmer l'homme le moins crédule, et pour faire prévoir des malheurs que ne saurait détourner aucune précaution, et dont la vallée de Santa Maria de Gallivaggia offre des traces effrayantes. La ville de Chiavenna elle-même a échappé jusqu'à ce moment comme par miracle, et, dans une occasion, elle a failli être enterrée sous un torrent de terre.

Cette ville, comme son nom l'indique, est une des cless principales de l'Italie; et, à raison de sa position sur les trois passages du Splügen, de Septimer et de Maloggia, elle a joui, de temps immémorial, d'une grande importance politique. La vue qu'on a du haut de la colline sur laquelle est placé le château est singulièrement remarquable; on voit là un souterrain d'un travail étonnant, et qui a été creusé, en 1363, par un des membres de la famille Visconti. Il a 150 pieds de profondeur, 30 de largeur, et 400 de longueur. Les bouleversemens qui se sont fait sentir dans tous les environs, ont formé au milieu des rochers une foule de cavernes ou ventaroli, dont les habitans se servent pour placer leurs vins, qui conservent alors la température égale et fraîche de ces caves naturelles. La montagne, du côté de l'ouest, est garnie presque en entier de pavillons, ombragés par l'épais feuillage des figuiers, et par lesquels on entre dans ces cavernes, où la température, dans l'été, est à 5° 7' Réaumur, tandis que, à l'extérieur, elle s'élève jusqu'à 21°. Les ruines du Conto surtout sont remplies de ces excavations, qui forment des souterrains dont l'aspect et l'étendue varient à l'infini.

Entre Chiavenna et Prosto, les montagnes sont couvertes de vastes masses de rochers brisés et de débris, qui, en 1675, vinrent couvrir le dernier village jusqu'à la hauteur des cheminées; en 1760, un semblable désastre détruisit presqu'entièrement Abondio. A mesure que nous avancerons, nous aurons occasion de parler plus au long de ces accidens, ainsi que d'autres plus récens.

• Voir plus bas une relation originale sur la destruction de Goldau, de Ruffiberg, de Borcha, de Marciana, de Tanglen, du mont Grenier, &c.

Parmi les bâtimens publics de Chiavenna, l'église de San-Lorenzo, avec ses belles colonnes de granit, occupe le rang que lui assigne sa destination. L'amour des Italiens pour les arts se remarque jusque dans les cimetières, où les dépouilles fragiles des générations passées—des crânes et des os en croix—arrachées à la tombe et dépouillées de leurs linceuls, deviennent tout à la fois un objet de curiosité pour l'observateur, et de répugnance pour le superstitieux. Quels qu'aient été leurs mérites pendant leur vie, n'est-ce pas une consolation pour les ombres de ces morts, et une satisfaction pour les amis qui leur survivent, de voir ces crânes contribuer, non à la prospérité de la ville, mais à la décoration mosaïcale de San-Lorenzo!

L'hôpital est richement doté, et toutes les institutions publiques sont dirigées d'une manière qui fait honneur au pays, et qui est digne de cette sage Confédération dont, jusqu'en 1797, Chiavenna faisait partie. L'histoire de cette ancienne clef de la Lombardie abonde en incidens, que les limites que nous nous sommes prescrites ne nous permettent pas de citer; aussi nous recommanderons à ceux de nos lecteurs qui n'auraient pas connaissance des ouvrages sur ce sujet, la lecture de quelques-uns qui renferment des documens précieux sur l'histoire et la topographie des Grisons.

La Flore de cette partie des Alpes comprend une grande variété de riches et magnifiques productions, toutes indiquant la différence étonnante de température que produisent seulement quelques lieues, lorsqu'on passe des régions d'un éternel hiver à celles d'un printemps continuel, régions où les plantes communes sont le jasminum officinale, la centaurea splendens, avec ses fleurs couleur de pourpre, le citisus nigricans et salvifolius, le cyperus longus, et le celtis australis; en même temps qu'on voit avec profusion dans les jardins l'oranger et le grenadier en plein rapport, et la végétation déployer de tous les côtés cette même vigueur.

La manufacture d'ustensiles de cuisine en laveze, ou lapis ollaris, et le lapis comensis des premiers temps, est toujours en activité. L'avantage particulier de cette matière est d'opérer la cuisson beaucoup plus promptement, et de donner aux viandes un goût et une odeur bien supérieurs à ceux qu'elles ont lorsqu'elles sont préparées dans des vases de fer ou de cuivre. En 1700, le commerce de cet article seul rapporta un revenu de 250,000 florins; mais, depuis, ce produit a beaucoup diminué.

<sup>\*</sup> Voy. Die Drey Bünde in Hohen Rhätien—Historia Reformationis Eccles. Rhætic. Schokke's Historische Denkwürdigkeiten—et, comme excellent abrégé, le Rapport du Dr. J. G. Ebel, dans le Voy. Pittor. de Meyer dans le Canton des Grisons. Zurich, 1827.